

L'enfant instable : nouvel Icare

Gilbert Levet

Est-ce que cette fonction du tiers est suffisante? Je veux dire est-ce que c'est la fonction paternelle, fut-elle portée, dans le cas idéal mais de plus en plus rare par le père, qui fait tout le travail? Non, sûrement pas! L'élément essentiel est dû au langage, à sa structure, à sa spécificité qui est d'être troué, porteur en lui-même de la castration symbolique. Et peut-être encore sans doute, d'autres facteurs comme un élément rarement mentionné, sauf par Bergès et Balbo, c'est la transitivité, c'est-à-dire le fait que la mère suppose l'enfant comme sujet et s'adresse à lui comme tel. Imaginez un bébé qui pleure soudain, eh bien telle mère lui dira : « mais qu'est ce que tu as? » comme si l'enfant qui ne parle pas encore pouvait répondre, et telle autre mère, n'offre pas cette possibilité à l'enfant et va décréter, sans interroger l'enfant : « je sais ce que tu as! c'est... ».

L'enfant instable, nouveau symptôme de l'Autre

Vous me pardonnerez de parler d'un autre sujet que celui qui était initialement prévu, en effet je me suis laissé entraîner, avec plaisir, dans le grand débat qui anime une partie de la communauté analytique. Notre association est passionnante à cet égard car elle me semble faire preuve de cet esprit d'innovation et je ferai, ici, mention de quelques-uns des travaux prononcés par certains d'entre nous.

Ce grand débat porte, en fait, sur la question suivante : Constatons-nous, dans notre pratique des symptômes nouveaux? C'est d'ailleurs le titre d'un prochain colloque de l'ALI à Grenoble. Une autre façon de poser la question est : Quels sont les arrangements particuliers que le psychisme peut prendre lorsque, ou si le grand Autre évolue? Alors me direz-vous : « Qu'est ce que c'est que ce grand Autre qui évolue »? Eh bien, c'est que le discours sur la place relative de chacun dans le corps social. Le dictionnaire de Roland Chemama rappelle, à propos du grand Autre « que, au-delà de représentations du moi, au delà aussi des identifications imaginaires, spéculaires, le sujet est pris dans un ordre radicalement antérieur et extérieur à lui, dont il dépend

même lorsqu'il prétend le maîtriser ».

Un exemple de cette évolution est la place aujourd'hui différente du féminin et de la femme en particulier par rapport à la place du masculin et de l'homme en particulier. On ne parle plus de la même manière de la différence sexuelle, le vocabulaire change, ce qui est toléré dans notre culture change, bref, cela a des effets dans le langage.

Est-ce que le grand Autre change lorsque le langage change? Question bien complexe mais si je me réfère encore une fois à Roland Chemama: je le cite: « Si la référence à une instance Autre se fait dans la parole, l'Autre, à la limite, se confond avec l'ordre du langage. C'est dans le langage que se distingue les sexes, les générations et que se codifient les relations de parenté. C'est dans l'Autre du langage que le sujet cherche à se situer, dans une recherche toujours à reprendre, puisque nul signifiant ne suffit, en même temps à définir ».

Ceux qui me connaissent savent que la voie que j'ai choisie, ou qui m'a choisi, pour étudier cette question, passe par l'enfant qualifié d'« instable », parfois même d'« hyperactif », ces enfants qui ont tant de difficultés d'attention en classe et qui rendent facilement chèvres les maîtresses.

Pourquoi ces enfants m'intéressent-ils? Ils ne sont pas psychotiques, ils ne sont pas en Etat-Limite, ils ne sont pas vraiment névrosés, ce n'est pas génétique, etc. Bref, à moins d'être comportementaliste, on ne peut les décrire que par du négatif. Alors peut-on essayer de construire quelque chose là dessus? Du moins c'est ce que j'essaie de faire.

Le débat, bien qu'abordé dans notre association dépasse son cadre. Jean-Pierre Lebrun est venu lui-même nous parler du livre écrit avec Charles Melman, *L'homme sans gravité* et des membres de notre association ont exprimé à cette occasion des opinions un peu divergentes sur la question. Nous avons déjà connu les enfants « Fétiches » (Lacan...), la pub qui nous montre des « Enfants Acheteurs d'Automobile », des

« Enfants de la Télé », Mais il suffit de parcourir le rayon psychanalyse ou psychologie d'une bonne librairie pour y découvrir des dossiers et ouvrages tels que: « *Enfants Rois* » d'un collectif d'enseignants, « *Enfants Chefs de Famille* » de Marcelli (2003), et plus proche de nous par les intérêts les « *Enfants Maîtres de la Jouissance* » de Berges et Balbo, (2003). Norbert Bon s'interroge sur la nouvelle violence infantile dans les crèches. Christine Arbisio, elle, repose le problème de l'enfant pervers, etc. D'autres enfin, à l'écoute du discours de l'Autre parlent de « Perversion » comme Daniel Sibony ou de « Clivage et modernité » comme Roland Chemama et il y en a d'autre.

Tous ces auteurs décrivent ou assignent les enfants à des places nouvelles, que je qualifie de symptomatique, c'est, vous l'avez compris, mon hypothèse.

Je vous propose pour l'instant cette formulation de mon hypothèse de travail: si l'on veut bien considérer la névrose comme la norme ou la pathologie paradigmatique des sujets pris dans une structure patriarcale, autrement dit la névrose comme fruit du grand Autre dans une culture patriarcale, nous faisons l'hypothèse que, dans des circonstances données de temps et d'espace, circonstances que nous pensons être réunies aujourd'hui en France, la « norme » peut se déplacer vers une pathologie paradigmatique différente, autre que celle de la névrose freudienne, voire lacanienne. Quelles seraient ces circonstances nouvelles que nous pensons être réunies aujourd'hui en France et dans le monde occidental d'ailleurs? C'est que le cadre patriarcal prend une tonalité différente. Je tenterai plus loin de dire en quoi.

Les enfants instables seraient des éléments ou des prémisses de cet arrangement psychique paradigmatique que désigne l'enfant instable. Un peu comme les hystériques viennoises ou parisiennes étaient, avec leur conversion et leurs arcs orgasmiques, les symptômes de la société de leur époque, ainsi que Freud et Charcot l'ont montré à leur manière. Charcot travaillait à la Salpêtrière qui était un hôpital de femmes; femmes comme symptôme de cette époque-là; mon analyse me

porte à penser que le symptôme de notre temps ce n'est plus la femme mais l'enfant instable.

Il n'est pas dans mon propos aujourd'hui de décrire plus avant cet enfant instable, tout le monde en a vu chez Delarue ou autre mais je veux donner quelques vignettes cliniques pour camper le décor relationnel, celui du grand Autre c'est-à-dire de ce qui se dit, non pas de l'enfant lui-même mais des adultes qui l'entourent. Puis je tenterais de commenter certains points de théorie pour peut-être conclure sur le Queer.

Vignettes cliniques

« Il y a Hector et puis c'est tout »

Hector, 2 ans et 3 mois, est amené par ses parents parce qu'il est insupportable. L'entretien commence avec la mère et l'enfant car le père est allé garer leur véhicule ; il nous rejoint au bout de 10 minutes.

Hector, durant tout l'entretien sera sage « comme une image », il ne bougera pas de sa place, gribouille d'abord un peu puis joue avec des petits dinosaures. Son langage est très évolué pour son âge. Aucune bizarrerie d'aucune sorte. Posture et mouvements sont harmonieux.

La maman est professeur. Le père exerce un métier « dans l'industrie automobile », dit la mère d'une manière qui me donne à penser que ce métier-là est peu reconnu socialement, tout au moins manifeste-t-elle une sorte de gêne.

Que dit-elle de son fils ? : « A la maison, il n'y a plus d'obéissance. Je suis clairement dominée. C'est vrai que je suis possessive mais je trouve qu'il profite ».

Lorsqu'il est fait remarque du fonctionnement de leur couple devant l'enfant, dont il est dit qu'il ne supporte pas le moindre geste d'attention, de tendresse du père à l'égard de la mère – ou inversement -, la mère reconnaît, en versant des larmes silencieuses : « Il y a Hector et puis c'est tout ».

Le père restera tout au long de l'entretien

en retrait. Ni dans le discours, ni dans la séance, il ne prendra sa place, pas plus que dans la famille semble-t-il.

Rendez-vous est pris pour la semaine suivante. Mais la maman rappellera quelques jours plus tard pour annuler ce rendez-vous car, dit-elle : « je voulais savoir si Hector était normal mais vous m'avez rassurée et puis, à la maison, tout est rentré dans l'ordre ».

*Florian : « c'est mon cadeau,
je me le suis fait »*

Florian a aujourd'hui 9 ans. C'est la psychologue scolaire qui a conseillé à la mère de consulter pour des troubles du comportement. En fait, c'est un enfant qui fait des apparitions régulières chez les « psys » ou en CMP tous les deux ans. La première fois c'était pour un redoublement en CP. Ces apparitions sont toujours fugaces, une à deux séances, puis aucune suite n'est donnée par la mère et l'enfant.

Cette fois-ci, la maman amène un bilan de tests, vieux de 2 ans, qui montre un trouble du comportement et un QI moyen de 105 (WISC), assez irrégulier cependant suivant les rubriques du test. Les résultats du test ont satisfait la mère et l'enfant.

La mère dit qu'elle a mis le père à la porte dès la 2^e année de l'enfant. Elle considérait qu'il ne consacrait pas le temps nécessaire à cet enfant. Enfant qu'il n'avait pas voulu, dit-elle. Cet enfant, continue-t-elle « c'est mon cadeau, je me le suis fait ».

Puis elle raconte, toujours devant l'enfant, que le grand-père (son père à elle) aurait eu « des gestes que l'on pourrait qualifier d'attouchements » (sur elle) mais qu'elle n'en a rien dit parce que la grand-mère (sa mère à elle) aimait tellement le grand-père.

Elle est « consciente des difficultés d'éducation » qu'elle a avec Florian alors « elle s'est mise en ménage avec un éducateur » sans pour autant qu'ils vivent ensemble, c'est un curieux ménage où chacun a son appartement, l'éduca-

teur d'un côté et la mère et son fils de l'autre.

En fait, le suivi, encore une fois, va s'avérer quasiment impossible. D'un côté Florian est dans une opposition passive totale et de l'autre la maman n'a jamais d'horaire disponible pour amener Florian.

*Raoul: « Maman est mariée
avec mamy »*

C'est une maman qui vient parce que son fils souffre de l'absence de son père dont elle est maintenant séparée.

Ce petit garçon de 5 ans se démène beaucoup dans le cabinet et lorsque la maman va dire: « Quand il est né j'ai su que je n'avais plus besoin de son père » alors il se met à lui tripoter les seins comme un ruffian, au point qu'elle est obligée de le repousser, plus du fait de sa brutalité que sous l'effet d'une éventuelle gêne, d'ailleurs.

Ce petit garçon, entre autre symptôme, force sa voix. Il veut sans doute avoir une voix de grand mais ne réussit qu'à avoir une voix de fausset.

Lorsque, quelques séances plus tard, je lui demande avec qui maman est mariée, il répond: « maman est mariée avec mamy ».

Inconnu: Où est Dady?

Il y a quelque temps une dame m'aborde à la fin d'un cours: « mon second fils ne va pas bien. Leur grand père est décédé il y a huit mois et le second a beaucoup de mal à s'en remettre ». « Il me dit toujours: Où est Dady? Car on l'appelait Dady ». « Mais, où est le père? », demandai-je. Alors cette dame se tortille avec une sorte de déhanchement et un rire gloussé qui me laisse penser que ma phrase a fait interprétation.

Ces quelques vignettes peuvent être appréciées très différemment. Je me suis volontairement limité à celles-ci, car je souhaite mettre l'accent sur quelques points, cinq pour être plus précis:

Y a-t-il, en psychanalyse, un avant et un après?

La fonction paternelle

Le patriarcat

La castration, son agent et l'impossibilisant subjectif

Le phallus qu'il faudrait renommer.

Quelques idées

*Y a-t-il, en psychanalyse,
un avant et un après?*

Jean-Louis Rinaldini, dans un texte prononcé ici-même, et paru dans le bulletin n° 8 de notre association en vente ici même, rappelle aux psychanalystes que les bienfaits qu'ils ont obtenus dans leur cure et, éventuellement, qu'ils procurent à leur tour, sont dus, plus à la méthode qu'à la théorie ou leur doctrine. Y a-t-il un champ où les psychanalystes deviendraient prisonniers voire séides de leur doctrine? Jean-Louis répond « oui » sur un point, au moins: « ce qui est constaté aujourd'hui d'un œil navré c'est le déclin de la fonction paternelle et donc la nostalgie de l'ordre ancien, d'avant... quand le symbolique tenait le coup. Avec cette idée sous-jacente d'une équivalence entre les fonctions de Symbolique, Autorité et Père, un appauvrissement de l'une d'elles entraînant du même coup un appauvrissement des autres ».

Je reviendrai plus tard sur cette équivalence prônée par certains et que Jean-Louis pointe justement. Mais auparavant, il me faut distinguer plusieurs points.

Bien sûr que la psychanalyse est une méthode! Si il y a eu « excommunication », selon le terme de Lacan lui-même, c'est bien sûr la méthode: en l'occurrence, la durée des séances. La très freudienne Association Psychanalytique Internationale reconnaît en son sein des corpus théoriques extrêmement variés dont certains mêmes sont très loin de ceux qui nous sont familiers mais ne transige pas sur la méthode.

Cela dit, la doctrine ou, plus exactement, les doctrines évoluent. Certes plus ou moins

volontiers selon les individus et selon les mouvements analytiques. Pourquoi ces doctrines évoluent-elles ? Parce qu'elles sont poussées par le discours de l'Autre.

Dans ce cadre-là, l'évolution de la société s'entend-elle dans le discours de l'Autre. Je réponds oui ! J'entends par modification le fait, par exemple, que le rapport social entre les femmes et les hommes soit assez profondément modifié depuis 50 ans ; le fait, par exemple, que le phallus ne soit plus, comme par le passé, systématiquement attribué par le corps social aux hommes, mais attribué à qui le veut bien, hommes ou femmes. Dit autrement : le phallus, l'a qui veut et non plus qui doit. Quand à être le phallus, ce qui était jusque-là l'apanage féminin, eh bien, des hommes, aujourd'hui, veulent l'être aussi.

Cette distribution classique qui disait les hommes ont les phallus les femmes ont le phallus ne vaut plus. Maintenant la distribution de l'avoir et d'être le phallus est plus aléatoire. quelle conséquence cela a-t-il sur l'Autre ?

Pour répondre à Jean-Louis sur sa question : Y a-t-il, en psychanalyse, un avant et un après ? Je ferai une réponse de normand : « peut-être bien que oui ! peut-être bien que non ! ». Sur cette distribution aléatoire du phallus je réponds oui ! Il y un point pour lequel je réponds non c'est celui du serpent de mer de la psychanalyse, à savoir le déclin de la fonction paternelle ?

Le déclin de la fonction paternelle

La fonction paternelle, nous touchons là à un des piliers de l'enseignement de Lacan.

Le signifiant du Nom-du-Père est le résultat métaphorique de la « substitution du désir de la mère (à l'égard de l'enfant) par la fonction paternelle ». C'est la fonction séparatrice du père, supposé venir mettre fin à une liaison entre la mère et l'enfant, liaison qui serait ou deviendrait incestueuse sans la coupure qu'y met le père. Liaison qui serait catastrophique pour l'enfant car, sans cette métaphore du signifiant du Nom-du-Père, l'enfant serait forclos, c'est-à-dire

en terme plus psychiatrique, psychotique.

À partir de ce point de théorie il y a une dérive possible, celle que pointe Jean-Louis Rinaldini, et qui se décline par la chaîne : « Symbolique, Autorité et Père » et qui s'explique par : s'il n'y a plus de père fort, il n'y a plus d'autorité et tous nos enfants seront fous. Cela n'a pas de sens bien évidemment.

Par exemple, la maman de Thierry : son premier compagnon est parti alors qu'elle est enceinte de deux mois. Son fils naît et, peu de temps après, elle rencontre un autre homme et ils se mettent en ménage. Aujourd'hui, deux ans après, elle est bien avec ce compagnon mais elle est très ennuyée par ce monsieur qui veut être père. Elle est venue consulter parce que son fils la rend dingue, c'est lui qui commande, sauf lorsque le beau-père est là, alors tout rentre dans l'ordre. En plus, son fils s'attache à ce monsieur, et lui veut qu'il l'appelle « papa » ce qui déplaît à la mère et j'avais même l'impression qu'elle refusait cela. Que dit-elle ? « Je ne voulais pas d'un père, ce n'est pas cela que je cherchais ! ». Et un peu plus tard : « Il faut que je le partage avec d'autres, on va me le prendre, ma « belle-mère » veut qu'il l'appelle mamy ».

Mais cet enfant n'est pas fou du tout. Florian, dont j'ai parlé plus tôt non plus, ni Hector, ni Raoul. En fait, pour ces enfants, la fonction paternelle n'est pas en déclin, malgré les apparences, malgré l'absence relative du père.

La fonction paternelle est en fait une fonction du tiers. Dans le couple classique, dans la société patriarcale, cette place de tiers est attribuée au père. Mais dans notre société aujourd'hui cette place est attribuée en toute quiétude à beaucoup d'autres personnes. Cela pourrait être la compagne homosexuelle par exemple. Pour Raoul, maman est mariée à mamy et c'est mamy qui fait fonction paternelle.

Je pourrais rajouter aussi que les puînés d'une famille font fonction paternelle pour l'aîné ; les assistantes maternelles font fonction paternelle, les mères elles-mêmes font fonction

paternelle.

Est-ce que cette fonction du tiers est suffisante? Je veux dire est-ce que c'est la fonction paternelle, fut-elle portée, dans le cas idéal mais de plus en plus rare par le père, qui fait tout le travail? Non, sûrement pas! L'élément essentiel est dû au langage, à sa structure, à sa spécificité qui est d'être troué, porteur en lui-même de la castration symbolique. Et peut-être encore sans doute, d'autres facteurs comme un élément rarement mentionné, sauf par Bergès et Balbo, c'est la transitivité, c'est-à-dire le fait que la mère suppose l'enfant comme sujet et s'adresse à lui comme tel. Imaginez un bébé qui pleure soudain, eh bien telle mère lui dira: « mais qu'est ce que tu as? » comme si l'enfant qui ne parle pas encore pouvait répondre, et telle autre mère, n'offre pas cette possibilité à l'enfant et va décréter, sans interroger l'enfant: « je sais ce que tu as! c'est... ».

Ainsi donc il n'y a pas de déclin de la fonction du tiers mais on a le paradoxe suivant: le déclin de la fonction paternelle est manifeste tandis que les pères ne se sont jamais autant occupés des enfants que ces dernières décennies et ce pendant. Ils sont des papas présents. Aujourd'hui des pères se battent pour obtenir la garde de leurs enfants, qui est attribuée d'office, par principe par les JAF, dans 85 % des cas aux mères.

Des pys vont mêmes jusqu'à justifier les dangers de la garde partagée. De la fonction paternelle oui! Du père non! Ce qui m'amène à parler du patriarcat.

Le patriarcat comme ancrage

J'ai plusieurs fois mentionné le mot patriarcat.

Comme le disait Jean-Pierre Bénard dans ce même du Bulletin n° 8 de notre association: « Le débat est lancé de savoir si seul le patriarcat peut constituer l'axe avec lequel doit être pensé le gouvernement des familles et du champ social ». Il s'agit d'une question essentielle pour la psychanalyse car, à mon avis, son avenir dépend en partie de sa réponse, voire de son absence de réponse.

Le patriarcat est un mythe fondateur qui a des effets. Si les hommes sont prêtres et pas les femmes, s'ils ont monopolisé durant des siècles voire des millénaires, pouvoir, éducation, argent, etc. et pas les femmes, c'est que ce mythe a des effets dans le réel et dans le langage. Comme force contraire il a eu aussi les effets de luttes de libération des femmes. Luttes dans lesquelles les hommes n'ont pas été que résistants mais assez souvent acteurs de la libération, ne serait-ce qu'en votant les lois.

Cela dit le patriarcat n'est pas tout à fait mort, il y a des poches de résistance. Je peux en donner un exemple qui s'est passé ici même l'année dernière. Je vous donne bien sûr mon analyse qui pourrait être tout à fait contredite par les autres protagonistes de cette saynète. Un de nos confrères, Daniel Cassini nous a régales d'un de ces superbes travaux sur la poésie comme lui seul sait les faire. Lors des questions, j'en pose une pour avoir le sentiment de Daniel à propos de la relative absence des femmes en poésie. Nous étions au sortir de l'étude du séminaire Encore et j'espérais une réponse liée au féminin, à la jouissance féminine. Daniel Cassini ne répond pas de suite, mais une dame répond en mettant en avant l'oppression des femmes et l'interdiction, qui leur a été faite par les hommes, d'accéder à la poésie. Il y a eu une telle gêne sur cet échange que ça a été le point final de cette journée. Et je suis resté frustré parce que j'espérais du talent de Daniel une autre réponse et que j'ai eu une banalité, fut-elle fondée sur une vérité, à savoir que les hommes ont persécuté et persécutent toujours les femmes dans beaucoup de contrées, mais enfin dans un séminaire de psychanalyse, j'attendais autre chose que du Delarue! L'histoire n'est pas finie! Tout le monde sort, je m'ouvre de ma déception auprès d'un confrère pour qui j'ai beaucoup de sympathie et beaucoup de respect pour ses qualités de chercheur et qui me répond: « Tu l'as bien cherché! ». Voilà! Dans cette expression conflictuelle, la révolte conséquente et l'interdiction de poser certaines questions, j'y vois la dialectique ordonnancée par le mythe patriarcal.

Je vous rassure, j'ai quand même eu ma réponse, grâce à Caroline Boudet-Lefort qui m'a

demandé de commenter en septembre le film « Hours » tiré de *Mrs Dalloway* de Virginia Woolf. Durant l'été j'ai relu quelques-uns de ses livres et en particulier *Une chambre à soi*. Et Virginia Woolf dit tout simplement qu'il n'est pas évident que la poésie soit un truc de femme, ce qui n'empêche pas cependant les femmes de l'apprécier. Et elle prédit que l'expression du féminin, maintenant plus libéré, prendra d'autres formes, pas forcément dans les pas des chemins déjà tracés par les hommes.

Le patriarcat dans la psychanalyse s'entend sans cesse. Écoutez : Castration ! cela veut bien dire couper les testicules. Ces dernières et leur complément sont le centre de l'organisation psychique même pour les filles. Phallus ! qui désigne le pénis et pas n'importe lequel, le pénis en érection. On aurait pu dire « cunus » qui désigne le sexe féminin en latin et qui a donné l'aimable mot de con, mais même pas, car cette fente est elle-même métonymique car « cunus », en latin, désigne en fait le coin que l'on enfonce dans la fente.

Dans le patriarcat, la subjectivation c'est-à-dire la fondation du sujet passe par la castration.

*La castration, son agent
et l'impossibilisant subjectif*

Je voudrais donner un dernier exemple des effets du patriarcat dans le quotidien. C'est une vignette clinique à tiroirs qui rassemble tout à la fois un enfant instable, le père, la mère, l'institutrice et deux sensibilités de psychologue, l'une thérapeute de l'enfant et l'autre simplement participant à des réunions de synthèse concernant cet enfant. Je vous la propose parce qu'elle me semble réunir des protagonistes de différentes couleurs, époques du patriarcat et que de ce fait, ils ont les plus grandes peines du monde à se comprendre, bien sûr. Le père et la psychologue qui assure une thérapie épisodique de l'enfant se battent sur le terrain d'un patriarcat classique, à père fort. L'enfant et l'institutrice, sont déjà, me semble-t-il, dans un après-patriarcat, celui où il y a de la fonction paternelle mais un père Réel relativement impuissant. Je n'ai pas assez d'in-

formations pour situer la mère. Je vous propose les deux analyses.

Cet enfant de CM1 ou CM2 est insupportable en classe, non seulement il n'a aucune attention en classe, mais il n'a que peu de limites, il dérange la classe tout le temps et en plus il se fâche lorsqu'on ne lui accorde pas l'attention requise.

Dans ces cas-là les parents sont convoqués par l'école. La mère vient, le père jamais. Ce père est parfois décrit comme violent par la mère mais l'enfant ne porte aucune marque. On sait que le père exaspéré par son fils, et peut-être son épouse, veut ramener son fils au pays pour l'éduquer. La mère décrit cela comme un acte de barbarie ce qui est repris par la psychologue qui fait donc une thérapie fondée, me semble-t-il, sur la base suivante : les femmes et les enfants sont des victimes.

En fait, on pourrait tout autant considéré que ce père, immigrant, cantonné à des travaux de manutention, peu rémunéré et peu considéré socialement dans son pays d'accueil, est désespéré. Il voit son fils en échec scolaire, aller tout droit à la délinquance. Il se dit que la seule solution est de ramener son fils au bled. Là, dans un environnement patriarcal qui lui est familier. Là où peut-être, je ne sais pas quels sont ses projets, on peut mettre des baffes à son fils pour lui remettre les idées en place, sans risquer de se retrouver à la caserne Auvare suite à un signalement pour maltraitance. Là donc, où, entouré de gens, hommes et femmes qui fonctionnent culturellement comme lui, là où l'Autre lui est facilement accessible, là il pourra rééduquer son fils.

La spirale du no-limit est telle chez cet enfant que les choses vont aller loin. La maîtresse, à bout, décide d'accorder le quart d'heure de folie à ce garçon. Peut-être pour donner du sens à ce Réel, elle organise une séance de thérapie de type Star²Ac : elle interrompt toute la classe, met les élèves d'un côté et celui-là de l'autre. Et elle lui dit : « Vas-y, fais tout ce que tu veux pendant ¼ d'heure ». Lui, bien sûr n'en croit pas ses oreilles : « Tout ce que je veux » ? « Oui, tout ce que tu veux ». « Je peux monter sur la fenêtre ? ».

« Oui ». « Je peux même le frapper, lui ». etc.

En fait, on voit bien qu'il s'agit d'un problème de limites même si ce vocable ne me convient pas. : En effet il assone avec État Limite et l'on pourrait croire que je tire ces enfants de ce côté-là. Pas du tout. D'autant plus que, en ce qui concerne les États Limites je pencherais assez pour la thèse de J.J.Rassial, à savoir que ce sont des gens dont le nœud, RSI, n'est pas noué borroméennement mais qu'il tient par un 4e rond.

Puisque l'on est dans le 4e rond Lacan lui-même, me semble-t-il désigne le patriarcat comme un 4e rond. Ce qui laisse à penser qu'il y a plusieurs options possibles.

Cela dit, la théorie classique est confortable : La fonction du tiers a été effective et donc ce garçon n'est pas forclos, il a abordé la névrose infantile, c'est-à-dire qu'il aime préférentiellement maman mais il n'a pas pu aller plus loin faute d'un agent de la castration efficace. Il est là donc dans un état d'angoisse pré-névrotique, préoedipien puisque n'ayant pas dépassé la névrose infantile, donc une angoisse qui ne serait pas une angoisse de castration et qui l'empêche d'être disponible pour les apprentissages et les codes sociaux.

Dans les différents cas cités les enfants ne sont pas forclos. Ils passent semble-t-il par cette névrose infantile, c'est-à-dire que la relation à la mère prend une tournure amoureuse. Et le père ne peut ou ne veut se faire entendre.

Des fois, devant certaines familles dont l'enfant est instable – il faut d'ailleurs arrêter de dire « enfants » instables car ce sont presque toujours des garçons, à tel point qu'un chef de service de pédiatrie disait dans un congrès : « C'est génétique puisque ce sont toujours des garçons », je me demande, donc, si ces garçons ne sont pas la combinaison des jouissances parentales et sociales. Mais parler d'une jouissance incestueuse du côté maternel et d'une jouissance du laisser faire de l'autre, est-ce que cela a du sens hors patriarcat ?

Je reviens au texte de Jean-Pierre Benard.

À propos de la limite, de la castration donc, et, pour trouver une voie de sortie au vocabulaire patriarcal, donc au mythe du patriarcat, JPB crée le terme « d'impossibilisant subjectif ». Très heureux terme que je garderai pour l'instant s'il le veut bien.

En effet, ce terme a le mérite d'évoquer l'idée que l'interdit pourrait venir de toutes parts et y compris du sujet lui-même, et non pas d'un agent de la castration unique. Rôle dévolu au père dans le patriarcat. Il y a une femme géniale que l'on ne lit pas assez dans les cercles lacaniens c'est F. Dolto, et Dolto, qui utilisait beaucoup le terme de castration, avait une notion universaliste de la castration, c'est que la castration ça vient de partout et c'est tout le temps. Je vous propose de conserver cette idée d'un impossibilisant subjectif, certes très tôt structurant mais ensuite se répétant de manière permanente, plutôt que l'image archaïque de ce père fouettard et castrateur.

Mais je disais en introduction que le grand Autre a changé et qu'il faut peut-être chercher là le malaise de ces garçons et des filles aussi d'ailleurs mais dans le cas des filles cela se passe dans un registre comportemental tout à fait différemment. Les filles, aujourd'hui semblent s'adapter assez bien à la nouvelle structure sociale, leurs résultats scolaires pourraient le démontrer, de la maternelle aux plus hautes études. Pas les garçons ! Sont-ils aujourd'hui trop pénis, bouchon, complétude du manque de la mère. Probablement mais seulement lorsqu'ils sont bébés. Ensuite les mères, et là est à mon sens le principal effet de castration, ensuite les mères les lâchent, les expulsent elles-mêmes de cette position. C'est assez vraisemblablement l'expulsion de cet état édénique, il n'est peut-être plus nécessaire de l'appeler incestueux, donc, expulsion par la mère elle-même et non par un tiers qui provoque cet effet de perte d'équilibre, d'apesanteur ou pour parler comme Charles Melman, d'absence de gravité. L'impossibilisant subjectif organisé par la mère dans le cadre d'un Autre le permettant aujourd'hui. À quel moment est la bascule. Qu'est ce qui fait que cette maman vire soudainement le fils de cette position édénique ? La maman de Thierry que j'évoquai plus haut me

fait penser que c'est au moment de l'entrée de Thierry dans le langage. Elle dit : « avant il voulait des choses mais maintenant il me le dit ! ». Les filles n'étant pas placées, bébés, dans une telle position édénique, ne tombent pas d'aussi haut. Les enfants instables sont les Icare de notre siècle.

Les adultes déboussolés

Je voudrais donc conclure sur cet aspect : le grand Autre se déssexualise, le phallus n'est

plus signifiant de la différence sexuelle, la différence sexuelle s'estompe, elle devient même insupportable, notre société se déssexualise. Quels seront les effets à terme de ce signifiant de la différence qui ignore ce qui l'a fondé dans nos cultures, à savoir la différence sexuelle ?

À l'évidence quelque chose, là, est à inventer.

